

Maurice HÉLIN

CAMILLE VAN DEYCK

1901-1963

---

EXTRAIT DE *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi*  
(Bulletin du Cange), Tome XXXIII, fascicule unique 1963.

---

BRUXELLES  
SECRETARIAT ADMINISTRATIF DE L'U. A. I.  
PALAIS DES ACADEMIES

---

1963



Camille van Deyck.

## CAMILLE VAN DEYCK

1901-1963

---

Camille van Deyck, qui depuis 1949 assumait les fonctions d'*editor* de notre revue, nous a quittés le 10 avril 1963, peu après avoir donné le bon à tirer du fascicule en cours d'impression. Ainsi, et malgré le mal sournois qui depuis deux ans le minait, a-t-il consacré ses dernières forces à nos travaux, et la soudaine aggravation de son état qui a fait tomber la plume de ses doigts, l'a acheminé en quelques jours vers l'éternel repos.

Issu d'une famille de gens d'enseignement, il était né à Wilrijk-lez-Anvers le 2 décembre 1901. Après de solides humanités au Collège Notre-Dame d'Anvers, il entre en 1920 à l'Université de Gand, à l'époque où y enseignaient encore Henri Pirenne, Joseph Bidez et Paul Thomas, à qui allait bientôt succéder Paul Faider. Il en sort quatre ans plus tard avec le titre de docteur en philosophie et lettres (groupe philologie classique). Son mémoire sur Diogène Laërce sera couronné en 1926 au Concours universitaire. Pareille distinction aurait sans doute engagé d'autres lauréats à poursuivre plus avant dans la même voie et à se spécialiser davantage... Mais Cam. van Deyck songe plutôt à élargir ses horizons, et en 1927 il conquiert un nouveau doctorat (groupe philologie romane, cette fois), avec un mémoire sur Le français à Anvers au XVI<sup>e</sup> siècle, et cela bien qu'il eût commencé à enseigner, à l'Athénée royal de Malines d'abord (1925-1926), à celui d'Anvers ensuite. En 1928, il est appelé à l'Institut supérieur de Commerce de l'État à Anvers; il y enseignera jusqu'en 1958. Lors de la création de l'Université coloniale — dont le programme de première année avait été aligné, pour des raisons pratiques, sur celui de la 1<sup>re</sup> candidature en ph. et lettres préparatoire au droit — il occupe la chaire d'explication d'auteurs latins. Là aussi, avec quelques changements d'attribution

survenus lorsque l'Université coloniale devint Institut universitaire des Territoires d'Outre Mer, son fécond enseignement se prolongera pendant trente ans (1930-1960).

Ces diverses charges ne lui avaient pas permis de participer aux dépouillements entrepris sous les auspices du Comité belge du Dictionnaire du latin médiéval. Mais lorsque Paul Faider entama, en 1938, la révision des fiches qui s'étaient accumulées au cours des années, il songea tout naturellement à s'associer pour ce travail celui de ses anciens élèves que sa langue maternelle aidait à déceler dans nos textes les mots et les tournures d'origine néerlandaise, et que sa double formation de latiniste et de romaniste habilitait déjà à des travaux de lexicographie médiévale.

La disparition prématurée de Paul Faider laissa bientôt Cam. van Deyck seul aux prises avec cette tâche ingrate : ingrate parce que les instructions rédigées par le comité directeur n'avaient pu être suivies à la lettre. Combien de nos collaborateurs avaient-ils disposé d'un Forcellini ? combien avaient dû se contenter de travailler d'après une édition insuffisante ? Les directives, au surplus, postulaient des médiévistes expérimentés ; or, les jeunes gens qui s'offraient à dépouiller des textes, généralement pour occuper des loisirs forcés en attendant un poste dans l'enseignement moyen, étaient plus riches de bonne volonté que d'expérience, et c'est généralement au moment où ils avaient commencé à prendre conscience des difficultés que soulève la lecture des textes médiévaux qu'ils devaient abandonner le travail. Dans les quelques pages intitulées *Les Bases d'un lexique national (A.L.M.A., t. XIX, pp. 11-15)*, Cam. van Deyck n'a voulu retenir que le côté positif de son expérience des matériaux amassés en vue de la rédaction du futur Glossaire, mais les insuffisances des dépouillements n'en restèrent pas moins son souci, et les moyens de les améliorer l'objet de sa réflexion. Ces préoccupations devinrent plus urgentes du jour où le *NOVUM GLOSSARIUM* entra dans la phase des réalisations. Il apparaissait clairement qu'il n'utiliserait qu'une faible partie des matériaux réunis par les soins du comité belge : rien en tous cas de ceux qu'avaient fournis les trois derniers siècles du moyen âge, et bien peu pour les mots dont les textes d'autres prove-

nances apportaient des exemples en nombre suffisant. Ces matériaux, même si on n'envisageait pas dans l'immédiat la publication d'un Glossaire de la latinité belge, n'en constituaient pas moins une documentation précieuse, qu'il importait de ne pas laisser à l'abandon, mais au contraire de mettre dans toute la mesure possible à la disposition des travailleurs. Quant aux lacunes et aux erreurs, qui ne tiraient pas à conséquence tant que les fiches n'étaient pas utilisées, elles devaient être rigoureusement bannies de celles qu'on enverrait au comité de rédaction.

Cam. van Deyck qui avait participé à la Conférence internationale de Cracovie (26-31 octobre 1958) — il en publia les communications, au nombre desquelles figure la sienne : *Les matériaux belges du Dictionnaire du latin médiéval*, dans l'*A.L.M.A.*, t. XXVIII, pp. 181-317 — avait eu l'occasion d'apprécier l'efficacité des méthodes adoptées pour le lexique polonais<sup>1</sup> : constitution d'une équipe travaillant en commun ; dépouillement exhaustif des textes. Il fut l'un des plus ardents promoteurs d'un Centre belge d'études de la latinité médiévale destiné à poursuivre, dans le cadre de la Recherche scientifique fondamentale collective, et avec des ressources désormais moins limitées, la tâche du Comité belge du Dictionnaire. Lorsque le Centre entra en activité, en octobre 1962, il manifesta par ses visites, par ses conseils, l'intérêt qu'il portait au travail qui s'y accomplissait. A quelques semaines de sa fin, il avait établi la liste des mots à exclure des dépouillements, tant pour ne pas encombrer les fichiers de références inutiles que pour alléger la besogne des collaborateurs scientifiques de ce qu'elle comportait de plus fastidieux.

Est-il besoin de rappeler ici que, depuis 1950, le nom de Camille van Deyck figure dans la liste des membres de notre comité de rédaction ? le titre d'*editor* qui lui est accolé dit à suffisance la part qu'il a prise à la publication des vingt-huit fascicules parus au cours de ces quatorze dernières années.

1. Nous aurions voulu citer ici l'émouvant hommage que nous a adressé M<sup>lle</sup> D. Turkowska, membre du Comité de rédaction du *Lexicon Mediae et Infimae Latinitatis Polonorum*, qui, à l'initiative de Cam. van Deyck, était venue initier les collaborateurs scientifiques du Centre belge aux méthodes de dépouillement pratiquées à Cracovie.

Tels sont les services que Camille van Deyck a rendus à nos études. S'il est relativement aisé de les énumérer en quelques lignes, il est plus difficile d'évoquer sa personnalité et de faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas connu ce qu'était l'homme que nous avons perdu. Comme ceux de sa race, il était peu communicatif, et ce n'est que peu à peu, au hasard des conversations, que l'on découvrait les multiples aspects d'une activité débordant largement l'enseignement et les travaux d'érudition. C'est ainsi, par exemple, que de 1932 à 1938, il avait accepté le mandat d'échevin de l'instruction publique dans sa commune natale. Réagissant à toutes les formes de l'injustice et de l'oppression, il faisait partie du bureau catholique pour Israël ; l'action contre l'antisémitisme, pour lui, n'était pas simple affaire d'idéologie : elle se doublait d'une aide effective en faveur des réfugiés juifs. Les Basques qui, à la suite de la guerre civile d'Espagne, avaient trouvé asile en Belgique, rencontrèrent auprès de lui la même compréhension agissante. Au cours des années de guerre, il s'occupa de l'aide paysanne aux enfants des villes ; cette activité charitable lui offrait par surcroît l'occasion de soustraire aux poursuites des nazis un certain nombre de petits juifs. Cam. van Deyck n'hésitait d'ailleurs pas à courir d'autres risques : en septembre 1944, il fut du petit groupe de résistants armés qui réussirent à se rendre maîtres du port d'Anvers. Il y fallut autant de sang-froid que d'esprit de décision : déclenchée trop tôt, cette action laissait à l'occupant le temps d'organiser sa riposte ; trop tard, celui d'opérer les destructions qui eussent rendu, pour de longs mois, les installations portuaires inutilisables...

L'euphorie de la libération n'obnubile pas chez lui la claire perception de tout ce qui était à reconstruire : il y avait notamment à refaire l'opinion publique d'un pays où, pendant plus de quatre ans, une presse asservie avait eu le monopole de l'information. De septembre 1944 à juillet 1946, Cam. van Deyck dirigera le journal *De Nieuwe Standaard* (devenu depuis *De Nieuwe Gids*).

Il faudrait dire encore l'action qu'il mena en faveur des étudiants polonais démobilisés ou libérés des camps allemands, qui, dès 1945 s'étaient inscrits nombreux à l'Institut supérieur

de Commerce ; comment il milita en faveur de la cause algérienne et, lorsque le Congo devint indépendant, la part qu'il prit à la formation des stagiaires noirs qui allaient constituer les cadres de l'administration du nouvel état.

Sa générosité trouvait à s'exercer sur un champ d'autant plus vaste que sa culture lui ouvrait de larges horizons. Polyglotte, il lisait dans le texte les grandes œuvres des principales littératures européennes. Fervent de belle musique, il jouait lui-même de la flûte, ce qui inspira un jour le fusain d'une amie artiste et nous vaut un émouvant portrait... Sa maison était accueillante. Ceux qu'il y recevait étaient de pays et de tendances très diverses : membres de communautés grecques orthodoxes, protestants en instance de départ vers les pays de mission... Qui dira ce que furent, dans ce climat œcuménique, les échanges d'idées auxquels on se livra et quelles amitiés s'y nouèrent ? La gravité des propos y était tempérée par l'humour bien particulier qui était le sien : humour qui, à l'occasion, savait être caustique, mais où s'exprimait surtout une sagesse souriante. Ainsi, dans la grande métropole commerçante d'aujourd'hui revivaient les traditions humanistes de l'Anvers que connurent Érasme et Thomas More.

Tel fut celui que nous avons tant de motifs de regretter. A sa femme et à sa sœur, qui furent en maintes occasions ses collaboratrices, le Comité de rédaction de l'A.L.M.A. adresse ses condoléances émues.

Maurice HÉLIN.